

L'INJURE ET L'AUTRE PAS

JACQUES PAIN

PROFESSEUR DE SCIENCES DE L'ÉDUCATION

À partir d'un travail de plusieurs années sur l'injure, nous montrerons ses enracinements symboliques et fondateurs, son imagerie relationnelle et ses figures inconscientes.

En 1972, j'arrivais à New York, gagnant l'Amérique centrale et San Salvador. J'eus l'occasion d'entendre quelques-uns des premiers raps américains, du côté de Harlem. Le rap, aujourd'hui bien connu, est une grande mise en scène contrôlée de la violence. Un étudiant, lui-même rappeur il y a quelques années et à présent professeur des écoles, nous avait fait vers 1995 un excellent travail d'analyse en situant le rap au même niveau psychologique qu'un combat de boxe. Ce que j'ai découvert à l'époque, et étudié par la suite, c'est cette violence verbale maîtrisée, ce duel qui souvent constitue le point de départ du rap, ou des « battle » de hip hop. Dans la dimension de ce jeu de maux, *stricto sensu*, on découvre des choses étonnantes. À l'époque, il s'agissait, pour beaucoup, de la musique d'une révolte noire, dans le contexte des Black Panthers, et on ne peut ici que faire référence au « Debout les Nègres ! Wake up, niggers ! » des Last Poets. Et des Last Poets à Public Enemy, à en France NTM, et Ministère amer, on retrouve cette échauffourée avec les mots, qui n'est pas directement de l'injure mais s'en joue. À l'origine, des rencontres qui opposent dans un dialogue verbal violent deux maîtres « chanteurs », et c'est à celui qui tiendra le mieux, le plus longtemps, et qui fera le plus rire de l'autre, de l'emporter. On peut voir ce genre de match public dans le film d'Eminem – *8 miles* – sorti il y a deux ans.

Le théâtre des maux

Lapassade et Rousselot citent, dans leur petit livre sur le rap¹, des attaques d'époque contre l'école : « J'en ai marre de l'école. Je ne fais qu'y perdre mon temps. J'y suis à mauvaise école. Si je veux m'en sortir vivant, maintenant je lâche tout. Tu me prendras pour un fou. »

Le rap, ou ces concours de « chache » chantés pourrait-on dire, sont dans l'esprit des cultures du Sud. On voit, en particulier dans *Le Jeu*, le film tiré du livre de Roger Vaillant, un affrontement public visant à régler un problème entre des protagonistes par ce biais de l'agression parlée pourrait-on dire, et là aussi c'est au meilleur de l'emporter. Le public, le tiers, le regard et l'oreille du tiers, font la décision.

Il s'agit bien d'une mise en scène, de théâtre. D'une certaine façon, la violence verbale est, dans la maîtrise ou non, ce théâtre du quotidien, ce théâtre à la fois de l'humanité, de l'animalité, du sexe, ce théâtre social qui autorise ou non le leadership, la réputation, et d'une certaine façon dans le meilleur des cas métabolise la violence.

Il y a déjà une quinzaine d'années que les cours de récréation et parfois les classes, au grand dam des adultes et en particulier des enseignants, sont envahies par l'agression verbale, l'injure,

¹ LAPASSADE G., ROUSSELOT P. (2000), *Le Rap ou la fureur de dire*, Paris, Loris Talmart.

l'insulte. Tout un chacun a pu entendre ce mot désormais banalisé : « Niquer » et le fameux « Nique ta mère ». Ce mot est des plus passionnants pour nous puisqu'il caractérise exactement le croisement d'une culture du Sud et tout ce qu'elle emporte de rapport aux femmes et de rapport à la mère, avec une culture européenne chrétienne dont l'histoire s'ouvre avec fascination sur la transgression des tabous.

Voyons ce qu'un élève de troisième pouvait en dire en 1991, à Mantes-la-Jolie, sommé en quelque sorte de faire une explication de texte dans le bureau de la Principale, par celle-ci, autour de l'expression « Niquer ».

Ce sujet est un sujet vraiment délicat. Il est facile d'en parler mais il est dur d'écrire des choses dessus. Niquer est une insulte ou un mot très vulgaire. Son sens, c'est une relation sexuelle, mais au lieu que l'introduction du pénis se fasse par le vagin, elle se fait par l'anus (on voit toute la maîtrise qui anime ce jeune homme).

Bien entendu on ne peut trouver ce mot dans le dictionnaire, donc il faut que je me réfère à mes connaissances personnelles, le mot doit sûrement venir de l'arabe. Les jeunes et les plus vieux emploient cette expression : « Vas te faire niquer ! Nique ta mère ! Nique ton père ! Nique ta race ! » J'en passe et des meilleures.

Pourquoi les gens s'insultent ? Il y a souvent cette relation de conflit entre les gens. Il y a besoin de confrontation car les gens sont différents de soi – on n'est pas les mêmes – ou n'ont pas le même caractère. C'est comme si vous mettiez dans un troupeau un mouton à cornes, et que les autres moutons n'aient pas de cornes. Le mouton qui n'a pas de cornes va se faire bousculer par tous les autres moutons.

Peut-être que l'insulte est une arme, comme une batte de base-ball ou un revolver. Cette arme nous isole, mais elle nous donne du courage et elle incite les gens à nous respecter. En réalité, l'injure ou la bagarre n'ont jamais rien résolu. Pourtant, beaucoup de gens n'ont pas ce concept. L'injure peut être un moyen de défense ou de provocation des autres. En guise de conclusion de l'analyse logique de cette situation, je prétendrais que ce n'est pas bien. Insulter, ça ne peut que retomber sur celui qui l'a dit.

Il a compris l'essentiel du mécanisme. Comme le dit Maryse Vaillant, psychanalyste et écrivain, « c'est celui qui dit qui y est ». C'est le mécanisme pilote de l'agression verbale.

Poursuivons un instant sur ce fameux mot clé de la famille, la société et la culture : niquer. C'est une linguiste arabe qui nous parle. *Niquah* est le terme utilisé en arabe classique pour désigner la consommation du mariage après la cérémonie religieuse, selon le rite musulman. Le mariage religieux a un caractère sacré. Il est déclaré légal après la récitation du verset coranique : la *Fatiha*. Dans le langage courant arabe, le mot « Nique ta mère ! » est ressenti comme la pire des insultes car blasphématoire et avilissante. Il n'était pas rare, notamment en Algérie que l'affront fût lavé dans le sang. « Nique ta mère ! » en France, utilisé par les jeunes Maghrébins, est une double atteinte, au sacré à travers le mariage, et à la mère, symbole de la perpétuation des traditions et asexuée en ce sens qu'elle est sublimée et considérée comme un sujet tabou.

Ce sont les linguistes qui nous donnent la langue de ce vocabulaire. Nous pensons en particulier à Pierre Guiraud et Catherine Rouayrenc, qui ont l'un et l'autre repris la problématique des gros mots dans des petits livres remarquables². Guiraud nous disait déjà il y a vingt ans que les gros mots, l'injure, c'est le langage de la dépréciation, que cet espace de langage est tout entier binaire – nous retrouvons là les fondements de la violence – et que ce n'est qu'une opposition généralisée entre le grossier, le malpoli, l'impoli, le mal dégrossi, et le poli, le raffiné, le fin.

² GUIRAUD P. (1975), *Les Gros mots*, Paris, PUF ; ROUAYRENC C. (1996), *Les Gros mots*, Paris, PUF.

L'étymologie là encore, une fois de plus, parle. Si nous prenons « insulter », on peut remonter au quatorzième siècle, et il s'agit déjà de « faire assaut », de « sauter sur », à partir du latin *saltare*. Le mot insulte connote l'attaque, l'outrage. Ce n'est qu'au dix-huitième siècle qu'on parle d'un « insulteur ». L'injure, dès le douzième siècle, c'est « porter l'injustice », « faire tort », dommage, endommager, offenser. On voit bien tous les mots qui sont là concernés : si l'on prend affronter par exemple, qui est la base du rap ou de l'injure, dans un rapport imaginaire à l'autre, ça veut dire « frapper au front » tout simplement. « Outrager », c'est surcharger, accabler, vaincre au combat. « Invective » vient d'un mot qui veut dire s'emporter. Jusqu'au mot « méchant », et la méchanceté. Le méchant, le *mes-chéant*, c'est quelqu'un qui tombe mal au Moyen Age. L'injure est aussi vieille que l'humanité et elle y contient ses rapports de force, nous allons le voir, à la question humaine, à la question de l'autre, et du sexe au sens quasi métaphysique, c'est-à-dire, si on reprend les trois registres en un seul : « Qui es-tu, montre-le moi et prouve-le ».

Au centre même de la problématique de l'injure, il y a le mouvement « fondamentaliste » de la déshumanisation et de l'animalisation. On retrouve nos schémas de la violence. D'un côté, on a, autour de la problématique de l'acte, un agent actif et, de l'autre, un patient (passif), nous dit Guiraud. L'injure c'est un rapport de force transitif, avec un agent et un patient. C'est toujours dans la dimension sexuelle que ça se donne, mais dans la dimension d'une dégradation de l'humanité. On le voit bien avec les mots les plus simples : « Va te faire foutre ! » ; le foutre, c'est le sperme, le condensé, la métaphore de l'activité, et c'est cette revendication d'auteur-acteur qui compte. Le « con », on sait depuis Aragon et Irène qu'il s'agit de l'organe féminin. Le con c'est bien sûr dans cette logique binaire la défaisse. « T' es un con ! », c'est-à-dire un impuissant ! Sous-entendu : « T'es nul ! »

Jusqu'à l'exclamation la plus simple : « Merde ! ». Merde, évidemment c'est quelque chose qui est sans valeur, quelque chose qu'on expulse, qu'on rejette. C'est de l'ordre du déchet : « C'est un merdeux ». « C'est un emmerdeur ».

Et on peut aller jusqu'à l'ordure, qui est à la fois sans valeur mais insupportable, jusqu'à la puanteur : « Salaud ! Pourri ! ».

Histoire de la merde

C'est un institut médico-éducatif avec internat qui couvre trois hectares. Cent cinquante enfants et adolescents exclus des établissements de tout le département y sont affectés. L'ambiance est lourde. Beaucoup de portes et de carreaux sont cassés. Les élèves s'injurient à longueur de journée.

Une enseignante, n'y tenant plus, éclate : « Vous êtes pire que les cochons ! Vous avez de la merde dans la bouche ! » Et une idée folle la saisit. Il y a non loin de là le grand collecteur des égouts de la région, et des champs d'épandage de plusieurs kilomètres carrés. Elle organise une visite guidée qui va durer une journée entière, au grand dam de sa classe. Commentaires, analyses, histoire et urbanisme, tout y passa. Médusés, écrasés par le destin, nos jeunes gens auront de surcroît à rendre par écrit leurs conclusions.

Le flot d'injures se tarit subitement.

On voit ici que le mécanisme même du vocabulaire violent qui tourne autour de la reprise ou de la prise de contrôle de l'autre, ou de la réaction à une prise de contrôle, et que c'est une tentative à la fois d'engagement et de dégageant de la relation humaine. « Va te faire foutre ! T'es un con ! Et merde ! Quelle ordure ! ». Tout s'enchaîne !

Guiraud nous résume la démarche de la façon suivante : « En proclamant la non-valeur de l'objet, le sujet affirme sa propre valeur, la mesure de l'expression d'une volonté de puissance. Mais d'une volonté de puissance inefficace et insatisfaite : une impuissance. Expression d'une insécurité,

d'une angoisse, d'un sentiment d'infériorité plus ou moins latent, et que l'acte verbal essaie de cacher et de compenser en se substituant à l'agression physique.» Tout est dit. Effectivement, l'agression verbale – et c'est pourquoi nous avons parlé de « théâtre des maux », parce qu'il faut la prendre dans ce qu'elle a de potentiellement dangereux et problématique – est un substitut du geste, mais dans ce qu'elle peut réussir à faire, tenir et contenir un temps, la violence dans le langage, au bord de la langue.

L'injure :
l'être humain, son corps

Activité		brutale : <i>foutre un coup</i> trompeuse : <i>se foutre de</i>
Passivité		inefficace : <i>foutriquet, couillon</i> impuissante : <i>con</i>
	du déchet	sans valeur : <i>merdeux</i> importun : <i>emmerdeur</i>
	à la puanteur	sans valeur et insupportable : <i>salaud, pourri</i>

Tout l'effort de l'injure va tendre à la déshumanisation symbolique. On tire l'être humain vers l'animal. On essaie de ramener, pour reprendre un mot du peintre Francis Bacon, l'être humain à la viande. On est dans le domaine de la dépréciation nous dit Guiraud, et nous dit encore Évelyne Larguèche, psychanalyste spécialiste de l'injure³, on cherche la déqualification. Je vais pousser le raisonnement un peu plus loin et reprendre cette idée qu'il s'agit d'opposer une impuissance à une puissance, une passivité à une activité, et nous allons soulever toute la dérégulation machiste de l'humanité ordinaire, qui ne cesse de continuer à faire parler d'elle. Nous allons pouvoir croiser cette problématique anthropomorphique, actif/inactif, dominant/dominé, avec une problématique culturelle, celle qui s'est installée depuis quinze-vingt ans par les cultures du Sud et la culture de la honte, qui vise la mère dans ce qu'elle représente, puisque la mère, en particulier dans ces cultures, est le point sacré de la filiation.

Même si le nom du père va jouer un rôle déterminant en Europe et au Maghreb, la mère, comme l'écrivait déjà Engels, est la seule à pouvoir attester de l'identité de son enfant. C'est d'ailleurs pourquoi, nous dit-il, les sociétés ont conçu tout un temps l'enfermement des femmes comme nécessaire. Il s'agissait de préserver à la fois la filiation, mais aussi de préserver par la filiation la propriété, et l'authenticité du nom. Le sommet de l'injure va consister à attaquer la mère, ou attaquer à travers l'autre la mère, les mères. L'origine en somme. À la mère, on va opposer l'innommable, comme on a opposé à l'activité l'inactivité, à l'actif le passif. On va opposer à la mère sans nom et à l'identité le nom et « l'homme ». C'est le nom et l'identité qui font la mère et le père. La mère porteuse, culturellement parlant, n'est rien qu'une femme sans nom. C'est une dénégation autrefois rassurante et désormais violemment angoissée du pouvoir social des femmes.

Nous nous sommes retrouvés à plusieurs reprises à mener des enquêtes dans des collèges de l'Île-de-France. Nous avons constaté à chaque fois que le caractère sexuel de l'injure était très présent, quoique masqué. Parce que dire à des élèves ou à des adultes – j'ai pu faire ce travail avec des adultes – que l'injure est sexuelle, c'est une première surprise pour tous.

Dans certaines enquêtes nous avons pu montrer que les injures qui touchent le plus, évidemment ce sont d'abord les mots « contre » la famille, les parents, les grands-parents. L'unanimité est presque faite sur la gravité des choses. Ou les insultes « sur » les morts. Si en effet on s'intéresse à

³ LARGUECHE É. (1983), *L'Effet injure*, PUF ; (1993), *L'Injure à fleur de peau*, Paris, L'Harmattan.

des communautés spécifiques, ce sont les morts qui vont jouer ce rôle d'« injurieux » de référence, d'imaginaire de référence, et qui vont mettre en mouvement les personnes.

Ensuite, c'est le racisme qui vient. Le racisme est aussi craint qu'agi. Et les injures contre la pauvreté. « Pauvre », c'est une injure. Enfin, contre l'aspect physique.

Et puis il y a aussi des injures incantatoires, qui sont en quelque sorte des encouragements, un peu comme on prend de l'aspirine nous disait Évelyne Languêche, évoquant les champions d'haltérophilie qui s'encouragent en injuriant leur barre. C'est le rôle du juron. Le juron, l'injure, jouent ce rôle d'incantation et d'exorcisme. « Ta mère ! », et « Va te faire foutre ! » et « Con ! ». Nous avons pu assister à des scènes, en établissement scolaire, sur le quai de la gare, dans la rue, des scènes ludiques où l'injure était en quelque sorte une fonction adolescente, une fonction d'étalement et de reconnaissance qui permettait ou non la rencontre. Le rire, la surprise, à la limite toujours du danger et de l'humiliation. C'est un des seuils de l'injure. C'est bien un jeu mais un jeu dangereux.

Il peut être dramatique. En 1993, un jeune Maghrébin s'adresse à un fils de famille, en province, dans un établissement scolaire. Ils sont à regagner les vestiaires à la fin d'un cours de gymnastique. Le premier lance : « Toi tu es grand et fort ! » à l'autre, excellent joueur de basket, brillant élève, qui lui rétorque aussi sec : « Toi tu es petit et con ! » Le premier blêmit, encaisse et s'en va. Il rentre chez lui. À midi, les deux lycéens se retrouvent nez à nez à la sortie de l'établissement. Le jeune maghrébin est armé, il pointe un pistolet à grenaille et tire à bout portant en direction du second qui attend l'autobus. Touché au thorax, l'aorte déchirée, l'adolescent meurt au cours de son transfert à l'hôpital. Le jeune Maghrébin se rendra de lui-même dans la soirée au commissariat central. Il sera mis en examen pour assassinat.

Terrible histoire, presque impensable. C'est bien pourquoi on peut d'une certaine façon jouer avec l'injure, et que des groupes de théâtre action, ou nous-mêmes, dans des mises en scène avec les élèves et les enseignants avons pu y travailler. Mais il faut toujours prêter une grande attention aux implications inconscientes des mots.

Le sexe de l'injure

En réalité, l'injure est l'illustration de la relation sexuelle archaïque, ou plutôt pourrait-on dire, des relations de sexe dans ce qu'elles recèlent à la fois d'angoisse et d'effroi. Quant au vocabulaire de l'injure, l'ensemble des spécialistes s'accorde à dire qu'il s'agit du vocabulaire des hommes, d'un vocabulaire dont sourd l'angoisse de l'homme devant la femme, porté par l'histoire sociétale.

Les femmes à présent participent de l'injure. Elles s'y mettent de plus en plus. Il est étonnant de voir qu'elles ne sont généralement que dans la reprise des injures masculines, ce qui conforte les dominances archaïques.

Dans une discussion avec un groupe de filles, d'un autre établissement scolaire, les injures que nous avons pu répertorier étaient de l'ordre de : « Sale pute ! Sale con ! Va te faire niquer ! Va te faire mettre ! Pouffiasse ! Bouffonne ! » Et aussi : « Va te faire vider les couilles ! » Une originalité que nous avons pu repérer dans la bouche d'une jeune femme déterminée.

Ce désespoir sexuel qui règne dans l'injure renvoie à son envers, à la dégradation et à la destruction, mais aussi à l'état supposé de l'autre : « Gueule de con ! Je vais te faire la tête au carré ! Je te pisse à la raie ! » C'est un exorcisme à fonction sociale, et on pourrait aller plus loin en citant certaines « opérations » physiques qui sont tentées par les uns et par les autres pour exorciser l'autre sexe. Nous avons pu lire une thèse sur une ethnie africaine, où se pratique une excision chez les hommes entre les testicules et l'anus, qui a fonction d'exorciser le vagin des femmes, ce « trou », ce vide. C'est dans cette fonction du vide, du vertige, que l'angoisse s'enracine et renvoie l'homme à sa fragilité. Comme l'anthropologie le montre, l'homme et la femme sont des animaux debout, redressés, qui se redressant ont dévoilé leur poitrine, leur bas-ventre, l'homme son pénis, ses

testicules, la femme son pubis. Sous la tête, le regard et la gorge. L'homme est aux yeux de tous exposé, en particulier son état sexuel est lisible à l'œil nu, et c'est l'objet de multiples plaisanteries, en particulier de la part des femmes dans le monde maghrébin, ou dans le monde post-puritan anglo-saxon : « Tu bandes ou tu bandes pas ? » Nous avons là une caractéristique de cette relation duelle qui lie anthropologiquement deux sexes, et qui à la fois prépare la rencontre et en même temps la craint. Nous n'insisterons jamais assez sur cette angoisse du jeune garçon, du jeune homme, devant la femme, son mystère, et tout ce qui l'engage vers l'avenir, vers l'amour et vers la famille. Nous comprendrons mieux aujourd'hui la recrudescence des agressions sexuelles, non seulement verbalement mais physiquement. Les jeunes garçons sont souvent en bandes pour se tenir chaud, pour se couvrir en groupe, et pour se tenir ensemble contre la société, contre l'autre, et contre les femmes en particulier. On trouve dans ces bandes, depuis toujours, une réduction de la relation sexuelle au viol, que d'ailleurs on retrouve dans les meilleurs milieux, ou dans la littérature branchée de ces dernières années.

Cette banalisation du sexe, du corps, appartient tout entière à une société où les femmes sont en pleine émergence et où l'homme perd son autorité « sociale » qui est, nous l'avons vu, loin d'être naturelle. Nous entrons dans une nouvelle époque, on le sait, où de surcroît le croisement des sexes, les mariages homosexuels, la transsexualité « médiatélévisée », nous engagent vers quelque chose qui, toutes proportions gardées, est extrêmement fascinant et angoissant pour les jeunes d'aujourd'hui.

Nos conversations avec des jeunes filles difficiles nous disent ce qu'il en est. Les femmes elles-mêmes sont, pour s'affirmer, amenées à revendiquer et à adopter le comportement des mecs, comme elles disent. Et elles se comportent comme des mecs, en chefs de bandes. Nous pensons aux jeunes mineures de Marseille, qui comme aux États-Unis ou au Canada, développaient des agressions physiques violentes dans le métro, les bus, dans la rue.

Laborit, dans un texte de vingt ans déjà, déclarait que les femmes allaient peut-être réussir ce que l'espèce humaine et l'anthropologie n'avaient jamais réussi à faire, à reprendre et assumer l'agressivité de l'homme, dans la mesure où la société elle-même les y encourageait, et où la valorisation de l'agressivité « mâle », on l'a vu avec la publicité, était dans la rue des rapports sociaux un trait identificatoire qui pouvait y compris motiver les femmes.

Comme le dit Richard Hellbrunn : « Dans l'injure, c'est toujours le cadre de la relation qui en prend un coup ». Il en prend un coup et c'est une relation qui a un coût. D'ailleurs, dans la dimension sexuelle, nos auteurs n'ont pas besoin d'insister, mais il est évident que donner des coups et tirer un coup sont du même ordre archaïque, et qu'il y a intrinsèquement dans la langue un inconscient social partagé qui marque l'histoire de l'homme.

C'est une assistante sociale qui nous racontait dans un stage comment son mari la traitait avant leur divorce.

Ils ont décidé de divorcer mais le mari est, dit-elle, insupportable. En particulier les derniers temps, lorsqu'il rentre à la maison, ou lorsqu'il est là et qu'elle rentre, il lui dit invariablement : « Tiens, ça sent la morue ! » Or, la mère de cette femme est poissonnière. Et l'on sait que le sexe de la femme est suspect à l'homme. En Italie du Sud et au Vietnam la putain est celle qui « pue ». Le poisson pourri hante l'imaginaire cloacal. Cette femme nous explique que c'était devenu tellement insupportable qu'elle finissait par douter d'elle-même, et avoir un sentiment atroce de porter sur elle l'odeur « de sa mère ». Tout ça s'est arrêté par la suite, mais elle y pense encore.

L'injure :
Le syndrome de la mère

		la mère	
cf. le père « principe actif »			« principe passif »
		la merde	
		l'innommable	
Écrasement ou prothèse identitaire archaïque ?			

L'injure, on la retrouve dans ces histoires à dimension sociale sexuelle ou raciste. Nous avons entendu les deux histoires suivantes dans des groupes de jeunes de bons milieux, de quartiers chics de Paris. « Quel est l'homme qui vole et qui porte une grande cape rouge ? : Superman ». « Quel est l'homme qui vole et qui grimpe aux murs comme une araignée ? : Spiderman ». « Quel est l'homme qui vole dans les supermarchés et dans la rue : Musulman ». Et de rire ! Il y a, nous allons y venir, une véritable typologie sociale de l'injure. Si le premier grand registre est fondamentalement de l'ordre du sexuel, le deuxième grand registre est de l'ordre du racial, du racisme. Mais nous sommes toujours dans l'angoisse de l'autre.

Entendons encore cette histoire édifiante qui m'a été racontée par un jeune Black, lui aussi rappeur. « À l'aube du vingt-et-unième siècle, un Noir et un Blanc discutent au bistrot. "Tu sais pourquoi tu es noir mais que tu as le dessous des mains et des pieds blancs" ? demande l'homme blanc. " Non" répond l'homme noir. "Parce que Dieu vous a peint à quatre pattes". "Mais, dit l'homme noir, sais-tu pourquoi tu as le trou du cul noir, homme blanc ?". "Non" répond l'homme blanc. "C'est parce qu'on vous a enculés avant d'être secs." » Ça dit bien ce que ça veut dire, et là aussi, comme l'explique encore Guiraud, le triomphe de « l'acteur » est assuré lorsque vous racontez ces choses-là.

L'inconscient « masqué » par l'injure

Sur le plan social, on va pouvoir, en suivant Larguèche, dissocier deux grands champs de l'injure. L'injure est entièrement inscrite dans la relation à l'autre, dans le sentiment de l'autre.

Distinguons ici l'injure non spécifique de l'injure spécifique.

L'injure non spécifique tient de l'épreuve de force, du défi. Ce sont les gros mots, qui sont en fait des substituts infantiles d'objets partiels, c'est-à-dire d'appartenance, d'images et de figures fétichisées. Les gros mots, l'injure ici, remplacent les coups. L'injure non spécifique fonctionne presque comme le juron. C'est un soliloque à deux ou à plusieurs. En fait, c'est un test de discernement. Les protagonistes s'injurient, mécaniquement, mimétiquement, ils ont une croyance quasi magique dans la vertu des mots qu'ils emploient. Lorsque ces mots ne peuvent pas fonctionner, lorsque la personne, le sujet, sont démunis de vocabulaire, c'est là que, pour reprendre Richard Hellbrunn, les coups viennent à la place des mots.

Dans l'injure non spécifique, les gros mots, les mots violents, les injures, celles que nous avons vues au début, sont des coups, des coups partiels. Il s'agit de localiser l'autre, et c'est un peu comme un radar, l'autre répond ou non, renvoie, surenchérit, et l'injure non spécifique peut être dangereuse dans ce qu'elle tient complètement du moi idéal, c'est-à-dire dans ce que nous avons pointé tout au début, de la destruction essentielle de l'autre, dans son image physique, dans son image morale à

dimension symbolique, dans ses appartenances, dans son état social, son allure. Elle touche violemment l'image même du corps, et l'image idéale de chacun.

Avec l'injure spécifique, on touche à autre chose. Il y a déjà là une recherche qui livre un caractère de la personne, et nous sommes un peu plus qu'avant dans la reconnaissance, la ressemblance ou la dissemblance. L'injure spécifique vise un trait, une dimension de la personne. Elle va provoquer dans les cultures actuelles, la honte, la gêne, l'embarras. Elle embarrasse l'autre.

Il s'agit d'une dimension qui va toucher non plus le moi idéal mais l'idéal du moi, c'est-à-dire quelque chose qui tient de l'aspiration, du paraître, de la prestance, de ce que l'autre peut saisir du regard. Notons que l'injuteur et l'injurié ne sont jamais seuls, et même s'ils ne sont physiquement que deux, ils ont toujours en tête quelque part ce que nous avons appelé l'« injuriaire », qui est ce dictionnaire culturel, ce memento qui évoque et regroupe le tiers au nom duquel on parle.

On voit la différence dans la mesure où, avec l'injure spécifique, on va se livrer et être livré à des subtilités beaucoup plus grandes. L'humour, le cynisme, le sarcasme, la calomnie, peuvent jouer un rôle. Les bons mots des uns ou des autres dans la presse ou à la télévision fonctionnent dans cet ordre d'idées, et une injure spécifique peut être redoutable.

L'injure a toujours un effet traumatique, un effet sexuel, mais ce que Languêche avance et ce que nous pouvons prolonger, c'est que, comme nous l'avons montré de ses dimensions machistes, l'injure a une dimension homosexuelle avérée.

L'injure est un déni d'appartenance. « Tu n'es pas des nôtres. Tu ne fais pas partie du groupe. Nous sommes entre nous. » On pourrait penser qu'elle est directement, par l'inconscient, liée à la tradition instinctuelle. La matrice même de l'injure c'est la dualisation du monde, entre celui qui parle et qui injurie, une espèce, une race, qui d'un seul coup se reconnaît comme appartenant à un groupe, revendique son groupe, et par ailleurs dénie à l'autre sa tentative d'identité et d'identification. Les Parigots ! Et les Parigots qui disent des provinciaux : les Paysans.

Dans ce sens, l'injure raciste est une injure hyper spécifique, et ce rapport à l'autre qu'est le racisme, nous l'avons déjà souligné, est probablement une des premières grandes figures de l'angoisse. Elle montre en symétrie en quoi l'identité de l'un est inévitablement liée à celle de l'autre.

**L'injure :
archaïsmes**

non spécifique : (exorciste et incantatoire)	<i>la force infantile</i> jurons, gros mots, insultes sexuelles
spécifique : (sélective et gênante)	<i>l'ironie forcée</i> vise des traits de la personne ou de ses proches
surspécifique	<i>le racisme (identitaire)</i> l'injure de la différence

Nous pouvons à partir de là voir dériver toute une contingence sociale, où nous allons retrouver le ragot, le commérage, la rumeur. Le ragot et le commérage visent à ternir la réputation d'une personne. Ce ne sont pas des injures mais cela participe de la disqualification que nous avons pointée, de la discréditation de l'autre, et ce sont bien les rapports sociaux qui sont visés, la qualité sociale de l'autre. Dans ce contexte, le ragot comme le commérage sont d'autant plus développés et marqués que nous avons affaire à des sociétés assises sur l'idéologie de l'honneur, de la prestance, qui fonctionnent sur la honte plus que sur la culpabilité. Qui dit honneur et principe de l'honneur renvoie évidemment à toute la « théorie » machiste que nous avons invoquée, et à la place de la femme qui joue le rôle du point vide, le rôle du mort social, dans la mesure où c'est à partir de sa présence supposée, ou de son existence « en négatif », que l'ensemble des choses se détermine. Hommage en creux à son rôle sociétal.

On peut ainsi faire un rapport assez direct entre la nature des ragots et des commérages et ce que l'on a appelé les rumeurs, qui ont été beaucoup travaillées par l'armée américaine et par les services de renseignement du monde entier. Les rumeurs, on les retrouve dans les quartiers. C'est une injure diffuse à dimension collective, mais à la dimension de ce collectif de l'inconscient partagé que j'ai mis en exergue au début.

Pendant la guerre de 1939-1945, aux États-Unis, des études sur les stéréotypes sociaux et la rumeur furent menées. Les rumeurs sont déjà ce qu'elles seront et sont toujours : les Juifs complotent, les Noirs sont violents, les communistes sont des « bêtes ».

Les femmes sont toutes des salopes, chant désespéré du mâle en voie de civilisation. D'ailleurs, on les voit souvent dans les foires à chevaux.

Alors, qu'en conclure ? À partir du moment où l'injure est une métaphore des rapports sociaux, centrée sur le racisme et la peur vitale de la différence, est-ce qu'on doit en rester là ? Est-ce qu'on doit tomber dans l'ethnisation, l'ethnisme, et tracer dans nos écoles des champs séparés, y compris au point de vue du sexe, puisque la question est redevenue actuelle ? Certaines féministes canadiennes, européennes, allemandes, se demandent à nouveau en effet s'il ne vaudrait pas mieux à nouveau séparer les filles des garçons.

Et pourquoi pas les Maghrébins des Français, les musulmans des catholiques et des protestants, les Juifs des catholiques ?

Différence et mixité

Nous renouons avec l'éducabilité. Rien n'est perdu. Nous avons pu effectuer un certain nombre d'interventions sur ce thème dans des classes de cinquième, de quatrième, de troisième, dans différents établissements scolaires, sur plusieurs mois, avec un certain succès.

On peut dire pour faire le point là-dessus que rien n'est vraiment définitif en effet, à condition, ce que nous avons pointé dans nos travaux internationaux, de s'y prendre assez tôt, entre six et douze ans, et d'avoir commencé une éducation sociale (c'est-à-dire souple et pour autant respectueuse de l'autre) entre zéro et trois ans. Tout d'abord, nous avons pu montrer que les filles insultent, encore aujourd'hui, beaucoup moins que les garçons ; que tous les garçons n'insultent pas ; que les filles insultent moins sur la sexualité que les garçons. En travaillant sur le recensement des injures dans ces classes, et en développant une analyse de ces injures, à la fois étymologique, lexicale, et des conséquences qu'elles peuvent engendrer, nous avons sur un semestre pu montrer que les taux de réactivité, d'agressivité, pouvaient baisser, voire tomber de moitié. Nous rejoignons par là d'autres enquêtes. Ce sont les filles, encore une fois, qui les premières remettent en question ce mode de communication « à la mode », que même les adultes pour un peu revendiqueraient, parents et parfois éducateurs.

Dans un premier temps, les jeunes nous disent que la violence passe d'abord par le mode verbal, puis par le mode physique, et que pour eux, ce n'est pas vraiment de la violence. Certains nous disent que c'est un langage à part, de la nouvelle génération. Ils banalisent. Là aussi ce qui ressort vite, c'est que la situation est déterminante.

On voit encore, ce que nous avons déjà constaté, que le sentiment de gravité de la violence verbale augmente avec l'âge et l'appartenance ethno-sociale. Les garçons, en vieillissant, sont beaucoup plus conscients de l'implication de cette violence verbale. Après des discussions, un travail cadré, stable, fait avec les enseignants des groupes que nous avons évoqués, les élèves vont tomber d'accord sur la violence tout court de ces propos, sur son aspect pour le moins dérangeant. Et ils seront aussi d'accord pour revendiquer un cadrage et un contrôle plus conséquents. Les filles seront les premières à se ranger à des propositions de trêve verbale.

Il faut cesser une fois pour toutes de considérer que ces gros mots, ces insultes, ces injures, sont aujourd'hui à l'ordre du jour sous prétexte que nous sommes dans une société, certains disent « jeune », on pourrait plutôt dire « infantile ». Est-ce que ce genre de dialogue est culturellement suffisant ? Et sans l'interdire ou le sanctionner compulsivement, nous n'allons pas le revendiquer. Sinon l'étudier en classe, à la manière de Boris Seguin ⁴.

Situation. Refus d'une cannette de coca au distributeur de boissons. Deux interlocuteurs. « Ouah ! L' pourri, t' es un varcreu ! (crevard égoïste) ». « Ouah ! Toi ! J' suis pas ton pote ! J'avoue t' as rêvé, trou du c' va ! ». « Ah ouais ! C'est toi l' trou du c', t' es tout naze ! » Ça, ça peut paraître gentil. Mais, plus agressif : Bousculade dans le couloir. « Comment tu t' la pètes fils de pute ! ». « La pètes ? j' vais t' fonsdé ! (défoncer) ». Prêts à se battre, les deux protagonistes. Retrait de prudence d'autres élèves au loin. « Va niquer ta mère ! Tu crois que j' flipe de oit ? Fils de chienne ! ».

Voilà deux scènes, somme toute quotidiennes, relevées par des étudiantes dans les établissements où elles sont surveillantes. Nous pourrions en prendre d'autres. Bien sûr, il ne s'agit pas de diaboliser ce vocabulaire, il s'agit de le dériver. Et nous allons nous poser la question pour conclure : « Que faire ? »

Nous l'avons posée à beaucoup de gens. Nous-mêmes avons pu, avec d'autres, des travailleurs sociaux, des assistantes sociales, des enseignants, des chefs d'établissements, mettre en psychodrame et en jeux de rôles des séquences de cet ordre. C'est instructif, dans la mesure où nous nous rendons compte alors que, libérée, l'agressivité « à fleur de peau » dirait Larguêche, prend vite le dessus et envahit la scène. Le théâtre des mots fonctionne à plein.

Alors, qu'en faire à l'école ? Faire attention. Mais il n'est pas question de considérer que le moindre mot de répartie est un mot violent. En institution, l'injure fonctionne comme une prothèse relationnelle. C'est une carte de visite jetée au visage de l'autre, dit Richard Hellbrunn. Ou encore, ajoute-t-il, « Ça se crache l'injure » ⁵. La prothèse tient lieu de relation. On voit bien toute cette angoisse « vampirique » qu'il peut y avoir entre les adolescents, leur recherche sexuée, tout ce qui va se jouer dans la maturation sociale interne. On ne voit pas comment ce serait évitable. Le tout c'est de le canaliser, de le travailler, de le discuter.

Comme nous le font remarquer des psychanalystes et Évelyne Larguêche, l'élève à l'école est déjà en position d'insulté. Le mot enseignant a un verbe : enseigner. Mais quant au verbe apprendre, il faut aller chercher le terme canadien « l'apprenant » pour trouver un sujet qui agisse en dehors de l'enseignant lui-même, et non un objet : « l'enseigné ». Qu'on le veuille ou non, aujourd'hui encore, l'élève à l'école est en position de non-savoir, toujours en faute de règles, toujours coupable du pire, institutionnellement en position de suspicion. Forcément, cette dépendance contrariée, paradoxale,

⁴ SEGUIN B., TEILLARD F. (1994), *Crame pas les blases*, Paris, Calmann-Lévy.

⁵ « L'injure et l'autre pas », film vidéo, PJJ, Vaucresson, 1987.

autorise et permet d'imaginer aisément la réponse interactive, spontanée, de la violence verbale, depuis l'insolence jusqu'à l'injure.

L'injure aujourd'hui, tout comme d'autres violences, comme l'aspirine, ça calme et ça excite. C'est de la boxe, ou de l'haltérophilie (le juron), un concours de prestance, un combat mimétique infra humanitaire. L'important c'est de noter que nous sommes à la charnière d'une époque, et que nous en sommes à un siècle qui privilégie dans le brassage culturel de la mondialisation l'individu, les apparences, l'objet. Qui d'autres que la famille bien sûr, et l'école, ou les « institutions », peuvent introduire de la distance, de la réflexion, dans tout ça ?

L'identité nouvelle est en pleine mutation. Il n'est pas facile de se trouver une dimension sociale aujourd'hui tout en restant un sujet « discernant ». Le problème n'est pas d'être un individu, le problème c'est d'être un sujet dans la dimension persistante du collectif. Quelques sociologues ont beau nous dire que l'institution n'existe plus, que le collectif est en voie de disparition, il est clair que la petite enfance, l'adolescence, la jeunesse, et la vie par la suite, s'organisent autour et à travers des groupes, d'appartenance, de référence, des cooptations, des amitiés, des réseaux sociaux de stabilité. C'est donc dans le travail de la relation à l'autre, dans l'éducation de la relation à l'autre, que la société se construit. Les structures sociales se déchirent, les hiérarchies s'effritent, mais elles se reconstituent autrement. Pour autant, la rencontre de l'homme par l'homme reste le point barre de l'humanité et de son histoire.

Bibliographie

PAIN J. (2006), *L'École et ses violences*, Paris, Anthropos Economica.